

Annales catholiques : revue
religieuse hebdomadaire de
la France et de l'Église

Sacré-Collège et pour toute l'Église, la plénitude des faveurs célestes, en vous accordant à tous, du plus profond de Notre cœur, et comme gage de très particulière affection, la Bénédiction Apostolique.

LA CRÈCHE ET SAINT LABRE

Il y a bien longtemps qu'on n'a vu dans le monde un tel déchaînement contre l'Église catholique et le Pape. La canonisation d'un saint comme le pèlerin, disons le mot, le mendiant d'Amettes, a excité la rage de tous nos ennemis, a donné de la verve aux plus flegmatiques, a inspiré des traits d'esprit, pas nouveaux, il est vrai, aux plus lourds et aux plus obtus.

La science, la prudence, le sens politique bien connu d'un Pape comme Léon XIII n'ont pu arrêter les assaillants et désarmer leur colère. Ils se sont rués avec rage, avec frénésie sur lui, comme si Pie IX le réactionnaire était encore assis sur le trône de saint Pierre.

Et, cette fois, ce ne sont pas seulement les journalistes de sixième ordre, ces affreux intransigeants qui ne respectent rien, qui traitent Gambetta et Paul Bert de capucin et de jésuite, qui ont donné, mais encore les journaux officieux, et même les journaux officiels, qui expriment la pensée intime de nos maîtres : la *Paix*, la *République française*. Tous ont fait chorus pour attaquer l'Église catholique, pour dénoncer à l'univers entier l'esprit exécrationnel qui l'anime, et prêcher contre elle une croisade d'un nouveau genre.

Dieu sait les blasphèmes qui sont tombés de ces plumes endiablées, les moqueries et les sarcasmes qui, chaque jour, s'en échappent encore ! Saint Labre est un fainéant, un pouilleux, un va-nu-pieds, et l'Église qui vient de le canoniser, et le Pape qui l'a fait monter sur nos autels et l'a donné en exemple aux chrétiens, ont essayé d'ériger en vertu de premier ordre la paresse, la malpropreté, l'esprit d'aventure ! C'est là ce que disent tous les journaux républicains, les plus modérés comme les plus avancés, les plus intransigeants comme les plus opportunistes. Suivant eux, l'Église vient de jeter au monde moderne un sanglant défi, un défi audacieux, et de lui dire ouvertement

que la réconciliation est impossible entre elle et le siècle, entre les idées qu'elle représente et l'opinion publique de nos jours.

Et comme, à tout, il faut une conclusion, ces feuilles hardies n'hésitent pas à dire qu'après un attentat comme celui de la canonisation de saint Labre, elle a prononcé sa condamnation : c'est fait d'elle pour toujours ! Si Léon XIII s'était borné à canoniser des capucins, des chanoines ou des religieuses, il aurait imité les exemples de ses prédécesseurs et suivi leurs traces. Mais un homme dénué de tout, un mendiant qui, au lieu de travailler prie, au lieu de se faire admettre dans un hospice comme pensionnaire, visite les lieux de pèlerinage les plus célèbres, qui pousse le mépris de l'argent jusqu'au cynisme et distribue aux pauvres le surplus des aumônes qu'il a reçues ! Allons donc ! fi d'un pareil saint ! fi d'une Église qui place des mendiants sur les autels !

Pourtant, il y a du vrai dans ces reproches. Oui, l'Église vient de jeter un défi au monde en canonisant saint Labre. Mais le défi n'est pas nouveau et il y a longtemps que l'Église défie ainsi le monde. Ce n'est pas la première fois qu'elle canonise des mendiants et des pauvres ! Était-ce autre chose qu'un pauvre, ce François d'Assise qui se dépouilla des vêtements mêmes qu'il tenait de son père, pour n'emporter rien avec lui de ce qui lui avait appartenu dans le monde ?

A la pauvreté de saint Labre, François d'Assise joignit la folie, mais cette folie de la croix qui, aux yeux de Dieu et de l'Église, est une profonde sagesse. Le monde, qui n'était pas digne de le posséder, le trouva, le déclara insensé, et pourtant l'Église l'honore comme un saint. Elle a jugé que de tous les disciples de Jésus-Christ, il est celui qui a le mieux imité sa sainte pauvreté.

Car Jésus-Christ aima les pauvres, et en venant en ce monde, il préféra la pauvreté à la richesse. Il n'avait rien, pas même une pierre où il pût reposer sa tête. Les pauvres avaient ses préférences, et parmi les oracles qui tombèrent de ses lèvres divines, on en cite un des plus étonnants : Bienheureux les pauvres ! Ce n'était pas encore assez : voulant condamner le monde, il tonna contre la richesse et ne craignit pas de dire : Malheur aux riches !

Ce qu'il disait, il le faisait. L'horreur profonde pour la richesse qu'il inspirait dans ses discours, il la montra dans toute sa conduite. Les pauvres sont appelés auprès de lui, les

premiers, de préférence aux riches, ses apôtres étaient pauvres. Pauvre était la mère, pauvre encore le nourricier et le gardien de son enfance, pauvre surtout le toit qui l'abrita, l'humble étable qui le reçut, la crèche qui lui tint lieu de berceau à sa venue en ce monde.

Il pouvait choisir les palais des rois, les lambris dorés, un berceau d'argent, la pourpre des rois pour envelopper ses membres délicats et tendres. Il choisit, il préféra à tout, l'étable de Bethléem, la crèche et de pauvres langes.

Jamais enfant, à son entrée dans le monde, n'eut une demeure aussi pauvre, n'a été couché dans un pareil berceau.

Le premier, il a voulu jeter un défi au monde qui est en adoration devant la force, la puissance, la richesse; et l'Église qui décerne les honneurs de la canonisation aux Labre, aux François d'Assise, ne fait qu'imiter son divin Fondateur. Quoi d'étonnant que dans un temple où l'Enfant de Bethléem avec son étable et sa crèche est offert aujourd'hui à nos adorations et à nos hommages, se dressent à côté l'autel de saint François d'Assise et celui de saint Labre?

Ceux qui aiment, qui préfèrent la richesse à la pauvreté, la force et la puissance à la faiblesse, qui sont en adoration devant les baignoires d'argent, les tables somptueuses, les mets exquis, les opérations véreuses et les fortunes bientôt faites, blâment, condamnent, tournent en dérision les honneurs que nous rendons à saint Labre. Mais nous qui adorions déjà un Dieu crucifié, qui nous étions habitués à voir un signe d'honneur dans l'instrument du supplice des esclaves, la croix; qui, à pareil jour, le jour de Noël, méditons sur la naissance, dans une étable, du Fils de Dieu fait homme, nous sommes accoutumés de longue date à ces choses étranges! Nous trouvons que l'Église ne dégénère pas, qu'elle est aujourd'hui ce qu'elle a toujours été.

Si nous adorons un Dieu crucifié, si le Fils de Dieu, fait homme, qui est descendu du ciel pour nous sauver, a préféré l'étable de Bethléem et la crèche aux palais des rois, l'Église, sans déroger, peut bien admettre au nombre de ses patrons et de ses protecteurs un mendiant, qu'il vienne d'Amettes ou d'Assise.

Et si de telles préférences pour la pauvreté, l'humilité, la patience, de la part de l'Église vous scandalisent, supprimez la crèche de Bethléem, supprimez la croix, qui, elle aussi, est un scandale et une folie. Efforcez-vous de détruire l'Église qui

aime, contient, prêche une pareille folie. Armez-vous contre elle de décrets et de lois plus ou moins existantes ; si les lois actuelles ne vous suffisent pas, essayez d'en faire de nouvelles. Profitez, vous avez une Chambre docile et un Sénat qui ne l'est pas moins !

Mais, prenez garde, la folie de la croix a triomphé de la sagesse et de la prudence des siècles ; vous risquez d'être vaincus, d'être écrasés par elle à votre tour. Vous risquez ? non ce n'est pas assez, nous avons la certitude que vous serez vaincus, écrasés, broyés. Du haut du ciel les saints que vous outragez, les nouveaux saints que Léon XIII vient de placer sur nos autels, jetteront sur votre esprit d'épaisses ténèbres, et peut-être, dans la pensée de Dieu, c'est un mendiant, c'est un ignorant, c'est saint Labre qui triomphera du riche Gambetta, du savant Paul Bert, et détruira leur république odieuse et persécutrice. — *Citoyen de Marseille.*

FÉLIX DUPONT.

REVUE SCIENTIFIQUE

La science en 1881. — La science incrédule et la science religieuse. — L'Exposition internationale d'électricité. — Les douze travaux d'Hercule. — Le téléphone. — Où mènent les progrès de la science ? — L'empire universel de l'Antechrist. — L'empire du Christ. — Triomphe final de Jésus-Christ.

La science n'aura pas à se plaindre de l'année 1881. Malgré les préoccupations politiques, les inquiétudes du présent et les craintes de l'avenir, elle a obtenu une très grande place dans la pensée publique, elle a mis en mouvement un nombre infini de voyageurs, elle a été l'objet de milliers d'articles dans les journaux et de centaines de volumes plus savants les uns que les autres ; enfin, n'est-elle pas arrivée au pouvoir, en France, avec les grands ministres qui nous gouvernent et qui ne prétendent à rien moins qu'à remplacer la religion par la science, et, par la science, à renouveler le monde, à le transformer ? Non, la science n'aura pas à se plaindre de l'année 1881 ; mais